

Pavillon Sicli

Une exposition interroge les liens entre ville et santé

Place des cimetières, évolution de l'hôpital, hygiénisme ou invisibilisation des malades: «Soutenir» explique, à travers l'architecture, l'histoire des lieux de soin.

Irène Languin

L'architecture peut se mettre au service des malades, les tenir dans des hôpitaux au cœur de la cité, ou les renvoyer en marge des villes, comme ce fut longtemps le cas de ceux qu'on considérait comme fous. Parfois, elle invente des territoires alternatifs aux espaces institutionnels - bateaux, jardins, maisons «placebo» - ouverts à d'autres pratiques thérapeutiques. D'autres fois encore, c'est l'espace urbain lui-même qui souffre en raison de pollutions, et que l'architecte est amené à réparer. Voilà quelques-unes des thématiques passionnantes développées par «Soutenir», une exposition présentée par la Fondation Pavillon Sicli.

L'accrochage explore les relations entre ville, architecture et soin à travers l'histoire, par le biais d'un corpus de documents, vidéos, photos, œuvres et maquettes. Créé par le Pavillon de l'Arsenal, à Paris, sous la codirection de la philosophe française Cynthia Fleury et du collectif d'architectes SCAU, il a été, en collaboration avec les Hôpitaux universitaires de Genève (HUG), adapté et enrichi d'exemples suisses à l'occasion de cette étape genevoise, et se voit escorté d'un épais catalogue.

Vaste champ de questions

«Nos recherches ont commencé avant l'épidémie de Covid», raconte Guillaume Baraibar, l'un des six associés de l'agence SCAU.



L'Hôpital Beau-Séjour, à Genève, dispose de jardins thérapeutiques. NICOLAS RIGHETTI/LUNDNIS

Mais la crise sanitaire et l'exode urbain qui s'est ensuivi ont évidemment rappelé les liens fragiles entre ville et santé, et ouvert un vaste champ de questions. Questions que la scénographie, comme le livre, articule en sept chapitres qui se parcourent dans n'importe quel ordre.

Le thème des «Distances» interroge par exemple la place et la visibilité accordées à l'acte du soin dans et hors de la cité. Alors que les institutions hospitalières s'installent d'abord au centre des villes - centralité géographique, comme l'Hôtel-Dieu parisien, ou concrétisée par un îlot jouant un rôle de

«catalyseur urbain et social», à l'instar des HUG - elles sont à plusieurs reprises mises à l'écart.

Lors des épidémies de lèpre au début du deuxième millénaire, puis de peste, on plante les hôpitaux à la campagne. Plus récemment, les patients dits «aliénés» ont également subi l'invisibilisation

par l'éloignement, ainsi qu'en atteste à Genève la création de l'Hôpital de Belle-Idée ou de l'asile de Loëx en 1900. Similaire traitement se voit appliqué aux nécropoles, les morts ayant été peu à peu placés en périphérie au cours des âges - la récente pandémie a d'ailleurs brutalement rap-

pelé les désastres causés par l'impossibilité d'accéder aux mourants et aux défunts.

Bienfaits de l'air et de l'eau

Les éléments aussi structurent les aménagements. Dès la fin du XIX^e siècle, on construit des établissements médicaux au bord de la mer ou à la montagne, afin de profiter des bienfaits de l'eau, de l'air marin ou des cimes: les sanatoriums poussent alors dans les Alpes suisses. Paradoxalement, ces lieux qui soutiennent sont parfois devenus lieux qui détiennent, se muant durant la guerre en camps d'internement.

«Comme le souligne le collectif SCAU, cet examen «ouvre un champ de réflexions pour la ville de demain.»

Comme le souligne le collectif SCAU, cet examen «ouvre un champ de réflexions pour la ville de demain» demande quelle place sera dévolue à la médecine, comment prendre en charge les pathologies contemporaines et le vieillissement de la population, et de quelle façon gérer les impacts sanitaires de nos modes de vie.

Jusqu'au 2 juin au Pavillon Sicli, 45, rte des Acacias

L'electro de Detroit en images

Photographie

Isaac Diggs et Edward Hillel ont documenté les combats du milieu musical afro-américain dans la ville du Motown.

Elle doit à l'industrie automobile un développement fulgurant dans la première partie du XX^e siècle et un surnom: «the Motor Town» («la ville des moteurs»), ou «Motown», du nom d'un label discographique fondé en 1959 par Berry Gordy. Régulièrement agitée par des émeutes sanglantes, les crises économiques, sociales et raciales, l'histoire de Detroit s'avère aussi intimement liée à la musique; la principale cité de l'État du Michigan fut notamment le berceau du punk et de l'electro.

C'est à ce dernier style que se sont intéressés Isaac Diggs et Edward Hillel au gré d'une enquête photographique menée entre 2016 et 2021. Intitulé «Electronic landscapes: music, space and resistance», leur travail fait l'objet d'un ouvrage et d'une exposition à découvrir à la galerie Polmarco, en Vieille-Ville, et sur des panneaux à la promenade de Saint-Antoine. Organisée dans le cadre du festival Electron, elle est curatée par Joerg Bader.

Figurant tel un travelling des vues extérieures de la ville, un



Le studio du compositeur et musicien Theo Parrish.

premier ensemble d'images fait découvrir une agglomération bien loin des clichés esthétisants de quartiers en ruine qui fleurissent il y a une vingtaine d'années. En se focalisant sur l'urbanisme et les individus qui constituent la scène electro actuelle, le duo de photographes new-yorkais a pris le parti de montrer l'énergie, les combats et les réseaux d'entraide mis en œuvre par la communauté musicale black.

Laquelle n'hésite pas à empoigner marteau et perceuse entre deux *samples* pour retaper maisons et espaces créatifs afin de lutter contre une gentrification galopante. L'accrochage met ainsi en valeur la notion de «Black Space», ces lieux que les Afro-Américains

se sont appropriés pour se tenir à l'abri du racisme.

Une autre série montre DJ, chanteuses, activistes ou producteurs à leur domicile, où ils travaillent bien souvent et où claviers, disques et platines côtoient casseroles et ambiance domestique. On y croise notamment John Collins, figure historique du mouvement techno, grâce auquel Isaac Diggs et Edward Hillel ont pu pénétrer cet univers musical, ou Stacey «Hotwaxx» Hale, surnommée la «Godmother of house music», qui sera à l'affiche d'Electron les 9 et 10 mai. **ILA**

Jusqu'au 12 mai à la galerie Polmarco, Grand-Rue 5, 1204 Genève

Le Lignon avec pianos et percussions

Musique classique

La saison culturelle de Vernier se poursuit avec quatre interprètes intrépides et des pièces appétissantes.

Au pied du Lignon, de son bâti aux branches tentaculaires, la saison culturelle de la Ville de Vernier aligne une portion considérable de rendez-vous, avec les riches Rencontres classiques. Soignée depuis une dizaine d'années par le pianiste genevois Fabrizio Chiovetta, la programmation de cette série d'événements place son prochain épisode sous le signe d'un périple spatiotemporel menant de Vienne à Budapest. On y croquera, dans ses étapes, des figures tutélaires éloignées et des incontournables de la création contemporaine: de Mozart à Kurtág, de Bartók à Eötvös.

Une palette alléchante de maîtres se déploiera au service de configurations instrumentales peu fréquentes. Car pour l'occasion, Fabrizio Chiovetta s'est entouré d'un collègue au piano et de deux percussionnistes. «Le premier, Stéphane Ginsburgh, que j'affectionne particulièrement, est très impliqué dans la découverte du XXI^e siècle, note l'interprète. Il a créé un nombre incalculable d'œuvres et a enregistré une version de référence des sonates de Prokofiev. Il est mon

collègue à la Haute École de musique (HEM) de Genève, tout comme Philippe Spiesser, percussionniste de renommée internationale, lui aussi à la pointe de la recherche contemporaine et des nouvelles technologies. Nous sommes donc trois profs de la HEM, et nous serons rejoints par l'extraordinaire percussionniste taïwanaise Yi-Ping Yang, qui fait un postgrade dans notre école et qui a été lauréate du Concours de Genève.»

À l'affiche de la soirée, un premier chef-d'œuvre pour commencer: la «Sonate pour deux pianos», KV 448, de Mozart, composée alors que le génie a atteint, à 25 ans seulement, un pic vertigineux d'inspiration et de notoriété. Dans sa besace, on compte déjà douze opéras

et toutes sortes d'ouvrages pour grands et petits effectifs. Lui fait écho, en épilogue, la «Sonate pour deux pianos et percussions» de Bartók, tout aussi riche de trouvailles et trop rarement jouée. Ce plat de résistance, avec ses timbales et cymbales, ses caisses claires et son tam-tam, son xylophone et son triangle, est précédé par les brillantes transcriptions de chorales de Bach réalisées par György Kurtág. Et par l'hommage rendu au regretté Peter Eötvös - disparu en mars dernier - avec son «Kosmos» pour deux pianos. **Rocco Zacheo**

Rencontres classiques

Me 24 avril à 20h, salle du Lignon, www.vernier.ch



Fabrizio Chiovetta a réuni au Lignon trois complices. L. GUIRAUD